

EXTÉRIEUR.

GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE.

Varsovie, le 21 décembre.

Nous avons annoncé que, dans une séance du conseil-d'état tenue sous la présidence de S. M. elle-même, le monarque avait nommé le président, quatre Palatins et quatre Castelans. Nous ajoutons aujourd'hui que S. M. s'est réservé le choix du second palatin, celui qui doit siéger immédiatement après le président, et le remplacer en cas d'absence. Elle a remis de même à un temps indéterminé la nomination des deux Castelans qui manquent encore pour compléter le nombre fixé par la constitution.

S. M. en nommant M. Wybicki palatin, l'a décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc.

Dimanche 20 du courant, après l'office célébré dans la cathédrale de Saint-Jean, les sénateurs nommés par S. M. ont prêté à ce monarque serment de fidélité, d'après les formalités d'usage.

La Société des sciences de Varsovie a tenu une séance qui a été ouverte par un discours de M. l'évêque Albertrandi. On y voit que les événements de la guerre n'ont pas ralenti l'ardeur des savans qui composent cette société. La séance a été terminée par la lecture d'une dissertation très-intéressante sur les monts Crapach.

(Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Leipsick, le 28 décembre.

Il nous arrive depuis quelque tems beaucoup de commissions de la Russie, où l'on transporte, malgré la saison, une grande quantité de marchandises. Nous apprenons, par les lettres de commerce, que l'on continue à fortifier les côtes de la Baltique afin de les mettre à couvert de toute attaque de la part de l'ennemi. Au reste, on est tranquille pour tout l'hiver; car la navigation doit être interrompue en ce moment, et les Anglais ne peuvent rien entreprendre avant le printemps. On emploiera ce tems à établir de nouvelles batteries devant les ports de Cronstadt et de Revel.

— Il se confirme qu'une diète suédoise a été convoquée; et il est probable qu'elle est déjà réunie en ce moment. On est d'autant plus curieux de connaître les délibérations de cette assemblée, qu'on n'ignore pas que le plus grand mécontentement règne dans ce royaume, et qu'on y désapprouve hautement le système politique adopté par le roi. L'opinion publique en Suède est fortement prononcée en faveur des anciennes liaisons avec la France; on se rappelle que dans tous les tems, mais sur-tout depuis le règne de Gustave-Adolphe, elles ont été constamment avantageuses à ce royaume, auquel elles ont procuré une vaste extension de territoire, beaucoup de considération et une grande influence auprès des puissances étrangères. Tout fait croire qu'il éclatera bientôt entre la Suède et la Russie une guerre dont l'issue ne peut être aujourd'hui douteuse. Le corps Russe réuni sur les frontières de la Finlande suédoise, continue à recevoir des renforts.

(Publiciste.)

Francfort, le 2 janvier.

S. M. le roi de Saxe est attendu, de retour à Dresde, pour le 5 de ce mois.

— M. le général Pardo, ministre d'Espagne près la cour de Prusse, qui a été nommé ambassadeur près S. M. I. de toutes les Russies, doit quitter incessamment Berlin, pour se rendre à son nouveau poste.

— On mande de Königsberg, en date du 18 décembre, qu'on y attend, vers le 15 de ce mois, LL. MM. le roi et la reine de Prusse, qui quitteront Memel vers cette époque.

(Courier de l'Europe.)

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 1^{er} janvier.

Le prince vice-roi s'est rendu ce matin à la Villa-Bonaparte, pour complimenter LL. MM.

le roi et la reine de Bavière. De retour au palais, S. A. I. a donné, après la messe, audience aux grands-officiers de la couronne et du royaume, aux officiers civils et militaires de la maison royale, au Conseil-d'Etat, aux Cours de cassation, d'appel et de justice, et aux officiers supérieurs français et italiens résidant à Milan. Tous ont supplié le prince vice-roi de faire parvenir leurs hommages et leurs vœux à LL. MM. II. et RR. nos augustes souverains. Les mêmes fonctionnaires ont ensuite eu l'honneur d'être présentés à S. A. I. la princesse vice-reine.

Le roi et la reine de Bavière se mettent en route demain pour retourner dans leurs Etats. LL. MM. iront coucher à Mantoue, et après demain à Roveredo. (Journal de l'Empire.)

ANGLETERRE.

Londres, le 1^{er} janvier.

(Extrait du Lloyd's-Evening-Post.)

Sur les points en contestation entre la France et l'Angleterre.

Au lieu de jeter un regard rétrograde sur les dernières négociations, comme c'est la coutume à cette époque de l'année, nous croyons qu'il sera plus intéressant de diriger l'attention de nos lecteurs sur les négociations futures; il est évident, d'après l'arrivée du dernier parlementaire, que des propositions de paix nous ont été faites, d'une manière ou d'autre. Les avis diffèrent beaucoup sur les moyens de conclure la paix à présent, et sur ce point important, nous devons laisser chacun former lui-même son opinion; nous nous contenterons seulement d'aider nos lecteurs dans cet examen, en mettant sous leurs yeux, avec le plus de précision qu'il sera possible, les points de difficultés qui existent entre nous et notre ennemi.

Les bruits auxquels donna lieu l'arrivée du messager autrichien, il y a quelques semaines, étaient que BONAPARTE offrait de traiter sur les bases de l'uti-possidetis; à l'exception seulement de la Sicile. Mais comme ceci n'est qu'un bruit, nous ferons bien de nous reporter aux offres faites durant la mission de lord Lauderdale: en parcourant les lettres de sa seigneurie, nous trouvons que le 26 septembre, il écrivait ce qui suit:

« Le 25, à une heure, M. de Champagny vint chez moi, comme il avait été convenu, dans le dessein de renouveler les conférences. Après l'échange ordinaire de civilités, il se mit à me dire que pour assurer la paix, l'EMPEREUR était déterminé à faire de grands sacrifices:

- 1^o. Que le Hanovre avec ses dépendances, serait rendu à S. M.;
- 2^o. Que la possession de Malte serait confirmée à la Grande-Bretagne;
- 3^o. Que la France interviendrait auprès de la Hollande pour confirmer à S. M. britannique la possession absolue du Cap;
- 4^o. Que l'EMPEREUR confirmerait à S. M. la possession de Pondichéry, Chandernagor, Mahé, et autres comités en dépendant;
- 5^o. Qu'il était entendu aussi que Tabago serait cédé à la couronne britannique. »

A quoi il ajoutait que tout ce qu'il venait de dire était dans la supposition que la Sicile serait cédée, et que le Gouvernement français proposait pour l'indemnité de S. M. sicilienne, non-seulement les îles Baléares, mais encore une rente que lui ferait la cour d'Espagne, pour l'aider à soutenir sa dignité.

Sa seigneurie ayant eu le même jour une seconde conférence avec M. de Champagny, écrivait encore ce qui suit:

« Une longue discussion eut lieu dont l'issue fut de m'apprendre, que relativement aux concessions en faveur de la Russie, il était autorisé à me faire savoir que le Gouvernement de France était disposé, par addition au traité de M. d'Orbail, à céder à cette puissance, pleine souveraineté sur l'île de Corfou, mais qu'il n'était pas autorisé à promettre davantage. »

Ces offres seront mieux comprises, si nous les présentons sous deux points de vue différens: nous n'avons jamais demandé à retenir Pondichéry ou Tabago, et encore moins qu'on remit les îles Baléares à notre allié le roi de Sicile. Mais BONAPARTE, étant desirieux d'avoir la Sicile, nous offrait à nous et à notre allié le roi de Sicile, ces possessions comme équivalens. Il est donc en-

tendu que nous pouvions faire la paix selon l'un ou l'autre des arrangemens suivans:

1^o. En conservant la Sicile à notre allié, nous aurions gardé Malte et le Cap, nous aurions recouvré le Hanovre, mais rendu nos autres conquêtes, notamment Pondichéry et les colonies des Indes-Occidentales.

En cédant la Sicile, nous gardions Malte, Pondichéry, le Cap et Tabago, avec la restitution du Hanovre et l'acquisition des îles Baléares pour notre allié. Enfin Corfou était cédé à la Russie.

Telles étaient les conditions auxquelles la paix était offerte aux derniers ministres. Ceux-ci demandaient cependant quelque chose de plus: ils demandaient que la France cédât à la Russie une barrière contre l'Empire turc, du côté de la Dalmatie. BONAPARTE la refusa; la guerre avec la Prusse éclata, et lord Lauderdale demanda ses passe-ports.

Si nous réfléchissons sur les changemens survenus en Europe depuis que ces propositions nous ont été faites, nous trouverons qu'à l'exception de Corfou, il n'y a eu que de légères différences. La France, à la vérité, a conquis la Prusse, mais la Prusse a payé, et cherement payé, le prix de la paix. La conduite de la Russie a mis hors de question l'idée d'une barrière à céder à cette puissance du côté de la Dalmatie; et la France n'a acquis aucuns moyens de recouvrer une seule de nos conquêtes. La Sicile même, quoiqu'elle soit voisine du Continent, semble être presque aussi en sûreté, sous la seule protection de l'Angleterre, que lorsque la moitié de l'Europe était en guerre contre la France. Ainsi donc, les personnes qui croient que BONAPARTE est en droit d'élever à notre égard ses prétentions en raison de ses succès sur le Continent, n'ont pas considéré assez attentivement que la nature et l'effet de ces succès n'avaient qu'une bien légère influence sur les affaires maritimes. Les seuls pays occupés par la France, qui soient pour nous de quelque intérêt, sont la Poméranie et le Portugal. Maintenant l'occupation de la Poméranie n'est pas d'un grand intérêt pour la France, parce que ce pays est éloigné de son territoire et de celui de ses alliés, et qu'il est en arrière de la Prusse; d'ailleurs la Russie demandera que ce pays soit rendu à la Suède; si bien qu'il est vraisemblable que de faibles sacrifices de notre part procureront la restitution de la Poméranie à notre allié. Le cas du Portugal est simple: tant que la France refusera de rendre ce pays, nous devons refuser de rendre les vaisseaux danois.

Tel est l'état de la question, relativement aux possessions territoriales. Mais plusieurs parmi nous, qui ne feraient aucune objection contre la paix à ces conditions, en ce qui concerne les territoires, la considèrent comme impossible relativement aux autres matières en discussion, notamment le droit de visite; ils craignent aussi des difficultés dans nos futures relations avec le Continent; enfin ils voient dans la paix le danger d'augmenter la marine de France. Examinons successivement ces différens points:

1^o. Le droit de visite. C'est une question qui existe, non entre la Grande-Bretagne et la France, mais entre la Grande-Bretagne et les neutres. La France a fait et toujours voudra faire, pendant la guerre, un grand bruit en faveur des neutres; mais elle n'aura jamais l'idée de nous amener à insérer aucune stipulation en leur faveur dans un traité de paix. La paix entre la France et l'Angleterre met tout à coup fin à la difficulté. Par ce seul acte, les neutres disparaissent et il n'est plus question de leurs droits. Mais quelques personnes diront: décidons la question en notre faveur en reconnaissant les droits des belligérans. — Bien! et que gagnerons-nous à cela? Rien, car ce point sera toujours en dispute et, quoiqu'il arrive, toujours le plus fort l'emportera. Si dans les guerres futures nous restons les maîtres de la mer, les neutres succomberont; au lieu que, si nous croyons notre ennemi formidable, nous éviterons toute contestation avec le commerce des neutres; les traités et les conventions ne serviront à rien.

2^o. Quant à la crainte de futures difficultés dans nos relations avec le Continent, elle n'existe probablement que dans l'esprit de ceux qui ayant un intérêt personnel à la guerre, cherchent à persuader qu'il y a un grand danger à la paix. BONAPARTE dans ses pensées les plus étendues, n'a jamais prétendu nous menacer d'entraver nos relations de commerce avec le Continent, dans l'état de paix; mais si le gouvernement a quelque soupçon que BONAPARTE puisse avoir une telle idée, il faut qu'il demande sur quels principes le commerce entre la France et la Grande-Bre-

tagne doit être réglé pendant la paix. La réponse sera décisive d'une façon ou d'une autre. Si les craintes doivent être écartées ou si elles se trouvent bien fondées, nous nous attacherons aussitôt à l'idée de la paix, ou nous nous préparons pour la guerre avec une double ardeur.

3°. Le dernier point, que nous devons discuter à présent, est la crainte que la France n'augmente d'une manière formidable, sa marine en tems de paix. Si c'est une raison pour continuer la guerre, il y a à présumer qu'elle durera toujours; car rien de ce que nous pourrions faire à la France, ne lui enlèvera le pouvoir de faire des vaisseaux de guerre. Elle a fait ainsi à chaque paix, et son sort a été constamment le même: elle a construit des vaisseaux, pour être pris et détruits par nous. A la vérité, quelques personnes peuvent dire, qu'elle a à présent des côtes bien plus étendues: oui, mais ces côtes sont-elles propres à faire des hommes de guerre? de toutes ses dernières conquêtes, il n'y a que la Hollande, et une ligne peu étendue de côtes bordant la Westphalie, qui soit propre à ce dessein. Ses autres acquisitions bordant la Méditerranée, sont aussi peu propres à faire des hommes de mer, capables de le disputer aux navigateurs hardis de la Grande-Bretagne, que la Tamise est propre à faire des marins, capables d'affronter l'Océan.

Au n°. d'hier, art. ANGLETERRE, relatif à l'affaire de MM. Fergusson et Elgin; au lieu de ces mots: M. Garrow, cousin du demandeur, lisez: conseil du demandeur.

INTÉRIEUR.

Paris, le 9 janvier.

COMMISSION MILITAIRE.

Jugement rendu par la commission militaire, nommée par M. le général divisionnaire Hullin, commandant d'armes de Paris et de la 1^{re} division militaire, en vertu du décret de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE, en date du 8 janvier 1808.

Qui condamne le nommé Armand-Victor Lechevalier, ancien chef de Chouans amnistié, à la peine de mort, pour réparation du délit d'avoir formé le rassemblement armé qui, le 7 juin 1807, a, sur la route de Caen à Falaise, volé les fonds publics; de s'être constitué le chef et d'avoir été l'instigateur de ce rassemblement.

DE PAR L'EMPEREUR ET ROI,

NAPOLÉON, PAR LA GRACE DE DIEU ET LES CONSTITUTIONS, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, ET PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN: à tous présents et à venir, Salut:

La commission militaire a rendu le jugement suivant:

Ce jourd'hui neuf janvier mil huit cent huit, la commission militaire établie en vertu du décret impérial en date du 8 janvier présent mois, formée par les ordres de M. le général divisionnaire Hullin, commandant d'armes de Paris et de la première division militaire, et composée de MM. le général de brigade Roquet, commandant de la Légion d'honneur, chevalier de l'Ordre royal de la Couronne de Fer; commandant l'infanterie de la première division militaire; Gouget, colonel des dragons de la garde de Paris, officier de la Légion d'honneur; Rabbe, colonel commandant le 2^e régiment de la garde, officier de la Légion d'honneur; Legrand, major du 3^e régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion d'honneur; Daviet, chef de bataillon du 2^e régiment de la garde de Paris, membre de la Légion d'honneur; Vidal, chef de bataillon du 1^{er} régiment de la garde de Paris, membre de la Légion d'honneur; Forest, capitaine au 1^{er} régim. de la garde de Paris, membre de la Légion d'honneur; M. Durand, officier supérieur de l'état-major, membre de la Légion d'honneur, faisant les fonctions de commissaire-rapporteur, tous nommés par M. le général Hullin, commandant d'armes de Paris et de la première division militaire, assisté de M. Lhuillier, greffier nommé par le commissaire-rapporteur, lesquels ne sont parents ou alliés, ni entr'eux, ni du prévenu, se sont assemblés dans une des salles de l'état-major de la place de Paris, quai Voltaire, n° 7, à l'effet de juger contradictoirement le nommé Armand-Victor Lechevalier, âgé de vingt-sept ans et demi, natif de Vire, département du Calvados, fils de feu Charles-François Mazin-Lechevalier et de demoiselle Dumont, taille d'un mètre soixante-dix centimètres, cheveux et sourcils châtains, yeux bruns, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, figure ovale; prévenu d'avoir formé le rassemblement armé qui, le sept juin mil huit cent sept, a, sur la route de Caen à Falaise, volé les fonds publics; de s'être constitué le chef et d'avoir été l'instigateur de ce rassemblement.

La séance ouverte, M. le général-président a demandé à M. le commissaire-rapporteur la lecture des pièces de la procédure tant à charge qu'à décharge envers l'accusé, lesquelles sont au nombre de dix.

Cette lecture terminée, M. le général-président a ordonné à la garde d'amener l'accusé, lequel a été introduit libre et sans fers.

Après avoir interrogé l'accusé sur ses noms, prénoms, âge, lieu de naissance, profession et domicile, M. le général-président lui a fait représenter une lettre sans date écrite et souscrite Armand Lechevalier, et adressée à S. Ex. Mgr. le ministre de la police-générale, et lui a demandé s'il la reconnaissait. L'accusé a reconnu ladite lettre pour avoir été écrite et souscrite par lui.

Après avoir donné connaissance à l'accusé des faits à charge et à décharge, lui avoir fait prêter interrogatoire par l'organe de M. le président;

Oui, M. le commissaire-rapporteur dans son rapport et ses conclusions, et l'accusé dans ses moyens de défense; après qu'il a eu déclaré n'avoir plus rien à ajouter. M. le général-président a demandé à MM. les membres de la commission, s'ils avaient des observations à faire: sur leurs réponses négatives, et avant d'aller aux opinions, il a ordonné que l'accusé fût reconduit par son escorte à la prison.

Le greffier et les personnes assistants dans l'auditoire se sont retirés sur l'invitation de M. le général-président.

La commission militaire, délibérant à huis clos seulement en présence de M. le commissaire-rapporteur, M. le général président a posé les questions ainsi qu'il suit:

1°. Le nommé Armand-Victor Lechevalier, désigné et qualifié ci-dessus, accusé d'avoir formé le rassemblement armé, qui, le 7 juin 1807, a, sur la route de Caen à Falaise, volé les fonds publics, est-il coupable?

2°. Ledit Armand-Victor Lechevalier, accusé de s'être constitué le chef, d'avoir été l'instigateur de ce rassemblement, est-il coupable?

Les voix recueillies, en commençant par le grade inférieur, M. le général-président ayant émis son opinion le dernier, la commission déclare:

1°. A l'unanimité des voix, le nommé Armand-Victor Lechevalier, coupable du crime mentionné en la première question;

2°. A l'unanimité des voix, ledit Armand-Victor Lechevalier, coupable du crime mentionné en la deuxième question.

Sur quoi M. le commissaire-rapporteur, faisant les fonctions de procureur impérial, a fait son réquisitoire pour l'application de la peine.

Les voix recueillies de nouveau par M. le président dans la forme indiquée ci-dessus, la commission militaire faisant droit sur ledit réquisitoire, condamne à l'unanimité des voix le nommé Armand-Victor Lechevalier, à la peine de mort.

Ladite peine prononcée, en conformité de l'article III de la loi du 30 prairial an 3, ainsi conçue: « Les chefs, commandans et capitaines, les embaucheurs, et les instigateurs de rassemblements armés sans l'autorisation des autorités constituées, soit sous le nom de *chouans*, soit sous telles autres dénominations, seront punis de la peine de mort. »

La commission militaire enjoint à M. le commissaire-rapporteur de lire de suite le présent jugement au condamné, en présence de la garde rassemblée sous les armes, et de faire exécuter ledit jugement dans tout son contenu et dans les vingt-quatre heures.

Ordonne qu'il en sera envoyé, à la diligence de M. le général-président et de M. le commissaire-rapporteur, une expédition, tant à LL. EE. MMgrs. les ministres de la police générale et de la guerre, qu'à M. le général commandant d'armes et de la première division militaire.

Fait, clos et jugé sans désenparer, en séance publique, à Paris; les jour, mois et an que dessus, et les membres de la commission ont signé, avec MM. le rapporteur et le greffier, la minute du présent jugement.

Signés, FOREST, DAVIET, VIDAL, LEGRAND, RABBE, GUGET, ROQUOT, DURAND et L'HUILLIER.

Pour copie conforme,

Le rapporteur, DURAND.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bruxelles, du 7 Janvier.

75. 27. 37. 19. 39.

INSTITUT DE FRANCE.

Eloge historique de M. de Lalande, prononcé dans la séance publique de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, le 4 janvier 1808, par M. Delambre, secrétaire perpétuel.

Au seul nom de M. de Lalande on est sûr d'exciter un grand intérêt. Ce nom rappelle aussitôt cinquante ans de travaux heureux; cette prodigieuse activité qui lui faisait embrasser toutes les parties de l'astronomie, appelait l'attention des observateurs sur tous les phénomènes qui pouvaient nous apporter de nouvelles lumières, éveillait celle des géomètres sur les questions que l'analyse seule peut résoudre; on se représente l'académicien fécond et zélé, le professeur célèbre, qui non content de répandre l'instruction par ses leçons et ses écrits, cherchait partout des prosélytes, provoquait les établissemens utiles, et profitait de sa grande renommée pour se constituer l'agent général des sciences et particulièrement de celle à laquelle il s'était consacré.

A ces traits honorables la malignité voudrait peut-être ajouter des souvenirs moins glorieux, des imprudences échappées à une franchise excessive, quelques prétentions exagérées et des annonces trop peu importantes qui ont amoindri sa vieillesse, sans rien diminuer des titres réels qu'il s'était acquis à l'estime publique.

Si M. de Lalande eut quelques faiblesses, nous ne les avons pas dissimulées, même sur sa tombe; à une époque où tous les souvenirs étaient encore si récents, il convenait peut-être à son élève de réduire à leur juste valeur les reproches qu'il avait pu mériter. Mais lorsqu'après neuf mois révolus aujourd'hui même, nous sommes chargés de rendre à sa mémoire un dernier hommage au nom du corps dont il était un membre distingué, nous nous garderons bien de donner une existence nouvelle à des torts dont il ne reste aucune trace, et qui ont disparu pour toujours avec les feuilles qui les ont vu naître, ou qui les ont indiscreètement divulgués, pour les lui faire expier: nous n'examinerons que ce qui a dû échapper à l'oubli, que les écrits qu'il a soumis au jugement de ses confrères. Dans une assemblée académique, nous ne devons parler que de l'astronome et montrer M. de Lalande comme il sera vu par la postérité.

Joseph Jérôme le François, si connu sous le nom de Lalande, membre de la Légion d'honneur, de l'Académie des sciences, de l'Institut, du Bureau des longitudes, professeur d'astronomie au Collège de France, associé de toutes les académies savantes, était né à Bourg, département de l'Ain, le 11 juillet 1732, de Pierre le François et de Marie Monchinet qui, jouissant d'une fortune honnête et n'ayant que ce fils, l'élevèrent avec trop d'indulgence: ils ne réprimèrent pas autant qu'ils auraient pu, un caractère vif et impatient que, malgré tous ses efforts, il ne parvint jamais à maîtriser comme il aurait voulu.

On fait remonter aux jours de son enfance ce goût pour l'astronomie qui en tout tems a fait un des traits distinctifs de son caractère, et le moyen principal qu'il employait à satisfaire un ardent désir de renommée qui était aussi l'une de ses premières passions. Dès l'âge de six ans, il était curieux de connaître la cause qui tient les étoiles attachées à la voûte du ciel. Ce trait d'un esprit réfléchi n'était encore qu'un indice équivoque de ses dispositions futures, et nous lisons dans ses Mémoires, que dans ce tems même il annonçait plutôt un goût assez vif pour les récits romanesques qu'il composait avec le peu de matériaux que sa jeune imagination avait pu rassembler.

Nourri par des parens pieux, et principalement par sa mère, dans les pratiques les plus minutieuses de la dévotion, ne voyant gueres que des Jésuites qui ne l'entretenaient que de choses saintes, son activité l'entraînait, à l'âge de dix ans, à travailler sur ce fond; et il composait des sermons qu'il débitait en chaire, en habit de Jésuite, devant une société choisie, qui sollicitait comme une faveur le plaisir d'entendre un orateur si précoce. Mais quoique déjà fort avide de louanges, à mesure que ses idées se mûrissaient, il se détachait de cette occupation et des applaudissemens qu'elle lui attirait.

La comète de 1744 fixa ses regards, quoiqu'il n'eût alors que douze ans. Dès que la nuit arrivait, il se déroba à la maison paternelle pour aller au dehors contempler un phénomène si extraordinaire.

Envoyé aux Jésuites de Lyon, il conçut un goût fort vif pour la poésie et l'éloquence, et sur-tout pour son professeur le P. Tholomas. Il parut alors se destiner à la littérature et au barreau.

Le cours de philosophie vint amortir un peu ce goût pour les belles-lettres; une éclipse de soleil observée pendant son séjour au collège de Lyon, fit triompher les mathématiques, et pour se livrer avec moins de distractions à cette nouvelle étude, il voulut prendre l'habit de Jésuite; mais ses parens, qui, d'après les dispositions de leur fils, avaient conçu, malgré leur dévotion, des espérances plus ambitieuses et plus mondaines, s'opposèrent à cette fantaisie et lui parlèrent d'une charge de magistrature. Il parut céder à leur vœu, et sous ce prétexte il obtint de venir à Paris pour y faire son droit. Une visite à l'Observatoire décida sa vocation; il voulut suivre le cours d'astronomie du Collège de France. Delisle, qui en était alors le professeur, était revenu de Russie, vieux et presque oublié de ses confrères mêmes, et sur-tout du public; il n'avait alors aucun auditeur. La circonstance était heureuse. Le professeur proportionna ses leçons à la marche rapide des progrès de son élève: il l'attirait chez lui pour le former aux calculs et aux observations. M. de Lalande s'attacha à la personne et même à la manière de son maître, au point de n'avoir jamais adopté depuis, certaines abréviations de calculs, par la seule raison que Delisle ne s'en servait pas.

Cet excès de reconnaissance ne l'empêcha pas de suivre le cours de physique mathématique que Lemonnier ouvrait vers le même tems au Collège de France. C'était encore un astronome, et même un astronome plus en crédit; Lemonnier ne négligea rien pour s'attacher un jeune homme qui donnait tant d'espérance. Cette rivalité de deux professeurs tournait au profit de l'élève, qui s'instruisait à-la-fois dans les deux écoles.

Cependant l'étude du droit était achevée; M. de Lalande, à 18 ans, avait reçu le titre d'avocat. Ses parens le rappelaient avec instance, et l'astronomie le perdait infailliblement, sans une circonstance qui s'offrit fort à propos, et que Lemonnier saisit avec empressement.

Lacaille venait de partir pour le Cap de Bonne-Espérance. Le principal objet de ce voyage était de déterminer la parallaxe de la Lune, et sa distance de la Terre. En partant, il avait distribué un avis aux astronomes, et les invitait à faire des observations correspondantes à celles qui le conduisaient au Cap.

Berlin qui est à-peu-près sous le même méridien à la distance de près de 85°, fournissait une des plus belles bases qu'on put trouver sur la terre pour mesurer un grand triangle dont le sommet était au centre de la lune. Lemonnier insista donc sur la nécessité d'envoyer un astronome à Berlin; il offrait de prêter son quart de cercle, et parvint à faire partir M. de Lalande. Frédéric ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise au jeune astronome que Maupertuis lui présentait; mais corrigeant ce premier mouvement par des expressions flatteuses, il donna ses ordres pour que les observations pussent avoir un plein succès.

M. de Lalande reçu presque aussitôt au nombre des académiciens de Berlin, admis à la cour et dans les premières sociétés, se vit entouré d'une considération bien rare et bien flatteuse pour son âge; il avait à peine 19 ans. Il ne put cependant s'empêcher de monter qu'il était bien jeune. Dans un bal de la cour, et n'ayant jamais su danser, il offrit sans façon la main à une princesse pour une contredanse qu'il fit manquer. La cour n'en fit que rire; mais Maupertuis son Mentor lui fit sur les convenances un sermon fort grave, dont il ne s'est jamais piqué d'avoir tiré beaucoup de profit.

Là, pendant une année, il passa les belles nuits dans son observatoire, les matinées à étudier le calcul intégral, sous la direction d'Euler, et les soirées avec les beaux-esprits et les philosophes que Frédéric avait attirés à sa cour; Voltaire, Maupertuis, d'Argens et La Métrie.

Leur philosophie plus que hardie dut sans doute au premier abord effaroucher l'esprit d'un jeune homme nourri par sa mère dans des maximes bien différentes. Il finit pourtant par la goûter, et changea de principes sans changer de conduite.

A son retour à Bourg, il plaida quelques causes pour complaire à son père; et par déférence pour sa mère, il était son compagnon fidèle dans tous les actes de dévotion qui ne pouvaient plus avoir pour lui d'autre valeur, que l'occasion sans cesse renaissante de prouver son dévouement sans bornes à une mère tendre, à laquelle il sacrifiait tout sans hésiter, jusqu'au plaisir de se montrer dans les sociétés avec tous les avantages qu'il avait recueillis de son expédition. La manière dont il avait rempli sa mission astronomique lui ouvrit bientôt les portes de l'Académie des sciences. Son travail sur la parallaxe le liait avec Lacaille, et quoique formé successivement par deux maîtres habiles, il sentit facilement tout ce qu'il pouvait gagner encore dans les entretiens du troisième. Lemonnier à qui il

avait de si grandes obligations, se croyant négligé, devint plus froid et plus sévère. Lalande en exposant ses méthodes pour tenir compte de l'aplatissement de la Terre dans le calcul des parallaxes, donnait une règle qui se trouvait en contradiction avec une formule d'Euler. Lemonnier en fit la remarque hautement, croyant bien sur la foi d'Euler que le jeune astronome n'avait pas assez mûrement examiné le problème. Lalande se défendit avec vivacité; la dispute s'échauffa, l'Académie nomma des commissaires; Lacaille était du nombre, et dans son rapport il ne ménagea peut-être pas assez l'auteur de l'objection: il en résulta plus que du refroidissement entre le maître et l'élève, qui fit en vain toutes les soumissions propres à le remettre en grâce. Il est vrai que malgré tout son respect et son attachement filial pour le maître à qui il devait tout, il n'en était pas plus disposé à souscrire complaisamment à toutes ses idées. Quand il n'était pas du même avis, il ne se faisait aucun scrupule de l'attaquer avec cette vivacité imprudente qu'il mettait souvent dans la dispute. Cette même franchise lui faisait bientôt avouer des torts dans lesquels il retombait sans cesse, et jamais depuis il n'a su rentrer totalement en grâce ou s'y maintenir.

Nous aurions supprimé ces détails qui ne font d'aucune utilité pour l'histoire de la science, si M. de Lalande n'en eût lui-même consigné une partie dans un éloge de Lemonnier, imprimé dans sa bibliographie et prononcé dans une séance publique du collège de France en 1797, c'est-à-dire du vivant même de M. Lemonnier auquel il disait comme un ancien philosophe à son maître Diogène: *Jamais vous ne trouverez de bâton assez fort pour m'éloigner de vous.* Ces expressions pourraient faire soupçonner de part et d'autre des torts plus graves; tandis que dans le fait tout se borne d'un côté à des imprudences, un simple manque d'égards, et de l'autre à l'exercice du droit incontestable de ne point recevoir chez soi un jeune homme dont on croit avoir à se plaindre.

On attendait le retour de la fameuse comète de Halley. Clairaut en calculait les perturbations pour savoir plus exactement le tems de la réapparition. M. de Lalande lui fournit une immensité de calculs numériques dont il avait besoin pour ses formules. Dès que le succès eut couronné cette grande et nouvelle entreprise, M. de Lalande donna l'histoire de cette comète à la suite d'une traduction française des tables planétaires et cométaires de Halley, qu'il publia en 1759 avec des augmentations intéressantes.

Ces travaux n'empêchaient pas M. de Lalande de mettre dans chacun des volumes de l'Académie plusieurs mémoires sur différens points importants d'astronomie. Il n'entre pas dans notre plan de donner une idée de tous ces mémoires dont le nombre est au moins de cent cinquante, et dont il a fondu la substance dans les diverses éditions de son astronomie. Nous indiquerons seulement les plus considérables, ceux qui sont des traités plus complets et auxquels on aura besoin de recourir toutes les fois que les mêmes questions viendront à se représenter.

Déjà l'on se préparait à l'observation des deux passages de Vénus qui devaient arriver en 1761 et 1769 pour ne revenir ensuite qu'après plus de cent ans. M. de Lalande d'après une idée qui était originairement de son premier maître Delisle, mais qu'il avait bien perfectionnée, publia une carte où l'entrée de Vénus et sa sortie était marquée pour tous les lieux de la Terre, afin que l'on fût plus en état de voir quels pays seraient plus favorables à l'observation. Les soins qu'il s'était donnés pour assurer les conséquences d'un phénomène aussi rare, ces annonces qu'il mettait dans tous les journaux d'alors, étendirent sa réputation dans toute l'Europe, et plusieurs souverains le firent inviter à venir observer lui-même ces passages dans leurs Etats plus favorablement situés que Paris. Il éluda toutes les propositions de ce genre. Il lui était facile de se faire remplacer dans ces missions qui n'exigent que des connaissances médiocres avec l'habitude des observations. Il y voyait trop de tems à perdre, et rien ne l'aurait dédommagé des jouissances de tout genre qu'il trouvait continuellement au centre des arts, des sciences et des plaisirs.

Mais si ce refus de voyager l'empêcha de prendre à l'observation même une part assez intéressante, le tems qu'il eût perdu en route, lui servit à préparer tous les calculs. Sa vaste correspondance lui fit promptement connaître ce que les astronomes voyageurs avaient observé en différentes parties du globe; et avec l'avance qu'il s'était procurée, et la célérité qu'il mettait dans toutes ses opérations, il eût le premier la satisfaction d'annoncer à l'Europe le résultat des efforts communs. Sa renommée s'en accrût encore. Le public qui voyait partout le nom de M. Delalande, ne connut que lui, ou s'il soupçonnait l'existence de quelques autres astronomes, il ne les regardait que comme ces lieutenans pleins de bravoure qui ayant pris pour eux la plus grande part dans les fatigues et

dans les dangers, laissent cependant la gloire presque entière au général habile qui les a dirigés. Cette faveur exagérée ne dura pas toujours, et dans les derniers tems elle avait un peu diminué par l'usage trop fréquent des moyens mêmes qui l'avaient fait naître. Si d'un côté le public, sans le savoir, commettait une espèce d'injustice en partageant trop inégalement l'honneur, auxquels tous avaient les mêmes droits, quelques savans aussi se montrèrent un peu trop sévères en rabaisant au-dessous de sa véritable valeur, un mérite trop vanté. Quoiqu'il en soit, cette époque du passage de Vénus fut un des momens les plus brillans de la carrière astronomique de M. de Lalande. Ses dignes émules publièrent aussi les résultats de leurs recherches et de leurs calculs. Ils étaient tous d'accord autant qu'on peut l'être et le desirer sur un point aussi difficile et aussi délicat. La distance du soleil à la Terre fut enfin connue.

Malgré ces grands travaux, qui paraissent demander l'emploi de tout son tems, M. de Lalande trouvait, au moins tous les deux ans, quelques mois dont il disposait pour voir ses parens, auxquels il fut toujours tendrement attaché, pour respirer l'air natal et se trouver avec ses premiers amis. Dans ces tems de repos, il revenait à son ancien goût pour l'éloquence, ou bien il se permettait quelques excursions dans les sciences physiques. Ainsi, en 1755, il parcourut la Bresse et le Bugey pour rapporter à Guettard les échantillons de toutes les substances qu'il y put observer. L'année précédente il avait traduit de l'anglais un mémoire sur le platine, et fait connaître en France un métal alors tout nouveau. En 1758, il composa pour l'Académie de Marseille un discours qui fut couronné, et qui avait pour objet de prouver que *l'esprit de justice fait la gloire et la sûreté des Empires.*

A-peu-près dans le même tems, il avait prononcé à Lyon, dans une assemblée solennelle, un discours où il établissait la préférence que l'on doit à la monarchie sur toutes les autres formes de gouvernement. Si l'orateur n'eût pas été parfaitement libre dans le choix de son sujet, on aurait pu croire que les circonstances avaient aussi déterminé la manière de le traiter. Mais il professa librement et sans risque une doctrine et des sentimens qui étaient véritablement les siens, puisqu'il osa depuis les manifester dans un tems où cette opinion eût perdu tout autre que lui. Il était à cette dernière époque en pleine possession de dire hautement tout ce qu'il pensait; et comme il était connu pour s'occuper exclusivement des sciences, on le laissait tranquille, dans la persuasion que des opinions purement philosophiques, étaient absolument sans conséquence.

En 1760, il publia l'Eloge du maréchal de Saxe, et trois ans après, un discours sur *la Douceur*.

En composant ce dernier ouvrage, son intention était moins de s'exercer dans le genre oratoire, que d'exposer les inconvéniens d'un caractère trop vif et trop impatient, et de proposer des règles de conduite à ceux qui comme lui pourraient en sentir le besoin. C'était en réfléchissant sur lui-même, sur ce qu'il avait à acquiescer ou à réformer, qu'il écrivait ces discours qu'il relisait souvent, et d'après lesquels il s'efforçait continuellement de se modérer. Il y réussit assez pour être communément doux et facile à vivre, pour vouloir du bien et rendre service dans l'occasion à ceux qu'il aimait le moins; mais pour les motifs extrêmement piquans qui se présentaient à son esprit dans un premier mouvement, jamais il ne fut assez maître de lui pour les retenir.

(La suite à demain.)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

La Société d'agriculture, des sciences et arts du département de l'Eure, propose une médaille d'or de 200 fr. à l'auteur du meilleur éloge de Nicolas Poussin, peintre, né à Andely en 1594, et mort à Rome en 1665. La Société desire que le discours ne se borne pas aux détails des vertus domestiques et des succès de l'homme dont on propose l'éloge, mais qu'en outre l'orateur, en rappelant les œuvres diverses de Poussin, en indique les différentes nuances, en porte un jugement sain et juste qu'il étayera du témoignage des grands maîtres qui en ont parlé; qu'il fasse voir, autant que possible, les rapports qu'il peut avoir, non-seulement avec Raphaël, le Titien et le Dominiquin, qu'il semble avoir pris pour modèles, mais encore avec les grands peintres, ses contemporains, qui peuvent être ses rivaux. La pièce couronnée sera lue en séance publique; les discours doivent être adressés au secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, avant le 1^{er} juin 1808. Plus tard, ils ne seraient pas admis au concours.

BEAUX-ARTS.

Dans le cours de l'an 6, une pauvre femme de Vienne, en travaillant dans sa vigne, au lieu appelé Rométang (*Romanum* ou *Romæ stagnum*), trouva un groupe de marbre blanc très-bien conservé, représentant deux enfans qui ont l'air de se disputer un oiseau. Les curieux et les artistes, qui ont passé à Vienne depuis cette époque, n'ont pas manqué d'aller visiter ce monument. M. Gibelin, en mission dans le département de l'Isère, en a fait un rapport à l'Institut, dans sa séance du 15 germinal an 10; et M. Millin l'a décrit dans le deuxième volume de son voyage (1).

M. Gibelin pense que le groupe est emblématique : que l'enfant qui a un toupet de cheveux liés avec une bandelette (ce toupet n'est qu'indiqué dans le plâtre, parce qu'il a été brisé d'un coup de bêche; mais il a été rajusté sur l'original) est le génie du bien, et que l'enfant qui tient le bras de son jeune camarade, et y applique la bouche, est le génie du mal. Le lézard qui prend le papillon (emblème de l'âme) sur la cuisse de ce mauvais génie; la colombe (symbole de l'innocence) qui tient l'autre enfant; le serpent qui est auprès de ce dernier, tout, selon M. Gibelin, concourt à ne laisser aucun doute raisonnable.

M. Millin est d'un sentiment contraire. *L'artiste*, dit-il, qui a exécuté ce joli groupe, n'a voulu figurer qu'une dispute d'enfants. Pourquoi imaginer que dans tout ce que les anciens ont produit, il y a des symboles, des allégories? Leur imagination n'a-t-elle jamais pu se reposer? N'ont-ils pas pu, comme nous, représenter des scènes de la vie commune, sans y cacher un sens?

Un autre antiquaire, aussi recommandable par son amour pour les arts que par l'étendue de ses connaissances, ouvre un troisième avis. Il prétend que le monument représente deux enfans occupés à dénicher des oiseaux; que l'un d'eux a rencontré une vipère qui l'a mordu au bras; que son jeune ami s'empresse de sucer la plaie, et que le lézard qui est auprès de cet enfant secourable, lui apporte le dictame, etc. etc.

Comme la ville de Vienne, aussitôt qu'elle a été propriétaire de ce groupe, s'est empressée d'en faire tirer un petit nombre de plâtres dont le premier a été offert à S. Exc. le ministre de l'intérieur, les savans et les artistes pourront être mis à portée d'apprécier, et le mérite du monument, et l'intention de celui qui l'a exécuté. Nous allons donc leur laisser le champ libre, après toutefois nous être permis deux observations : la première, c'est que l'enfant qui mord, presse du pied la vipère (c'en est une bien caractérisée) pour l'exciter contre son jeune camarade; et que cette circonstance qui a également échappé à M. Gibelin et à M. Millin, ne saurait être indifférente; la seconde observation, et qui est relative à la dernière supposition, c'est qu'il ne paraît pas que les anciens aient jamais regardé le lézard comme l'ami de l'homme; du moins nous croyons cette opinion populaire beaucoup plus moderne.

COMMERCE. — PEINTURE.

On a trouvé le moyen d'apprêter des couleurs en poudre, qui, à l'avantage de pouvoir être gardées autant de tems qu'on le désire sans s'altérer et se corrompre comme les couleurs en vases, joignent celui d'être propres à tous les genres de peinture, soit à la gouache, soit à l'huile, pour grands tableaux ou pour miniature.

Elles sont broyées de manière qu'il suffit, pour en faire usage, de les étaler sur la palette avec le bout d'un couteau d'ivoire, en y mêlant, au gré du peintre, une goutte d'huile ou d'eau gommée. Elles acquièrent beaucoup de ton et de brillant, et se transportent en voyage avec la plus grande facilité.

Ces couleurs, connues des artistes sous le nom de *couleur en poudre impalpable de Malaine*, ne se trouvent qu'à la PALETTE DE RUBENS, rue de Seine, faubourg Saint Germain, n° 6, vis-à-vis le palais des Beaux-Arts. C'est aussi dans ce seul magasin qu'on trouve les papiers imprimés pour peindre, les panneaux flamands et les couleurs

(1) On croit cependant devoir engager les connaisseurs à ne juger le groupe, qu'après avoir examiné la copie en plâtre, que la ville de Vienne en a fait tirer.

L'abonnement se fait à Paris, rue de Poitevin, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour 6 mois, et 100 fr. pour l'année entière. Ou se s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce Journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être

à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 6.

superfines de toute espèce qui proviennent du fonds du Sieur Malaine.

On y fait des envois à l'étranger.

SCIENCES ET ARTS.

Le vingt-quatrième et dernier cahier du 2^e volume du *Recueil polytechnique*, vient de paraître. Cet ouvrage imprimé format in-4^e avec gravures, traite de tout ce qui a rapport aux ponts, et chaussées, bois et forêts, chemins et canaux de navigation, ports maritimes, exploitation des mines, dessèchemens des marais, agriculture, manufactures, arts mécaniques, architecture géométrique, hydraulique, et des constructions en général; par une société d'artistes, amateurs des arts et du commerce.

Le prix de la souscription pour les 2 volumes, est de 46 fr., et 50 fr. par la poste, somme qu'il faut adresser, franc de port, à M. Julien, rue de Verneuil, n° 51, faubourg Saint-Germain, à Paris.

AVIS.

L'administration des trois ponts prévient MM. les actionnaires que le dividende du 4^e trimestre 1807, sera payé, à compter du 11 du courant, à raison de 14 fr. par action.

MUSIQUE.

Scène et grand air, chanté par madame Branchu dans la *Festale*, paroles de M. Jouy, musique de M. Spontini, compositeur particulier de la chambre de S. M. l'Impératrice Reine, et maître de chapelle du conservatoire de Naples, arrangé pour le piano ou la harpe par l'auteur.

Les autres morceaux de cet opéra paraîtront successivement à Paris, chez M^{les} Erard; rue du Mail, n° 21, et à leur dépôt, rue Richelieu, n° 67, vis-à-vis la Bibliothèque impériale.

LIVRES DIVERS.

Dictionnaire grec-français, dédié à S. A. S. le prince Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire; par MM. Quénou et Th., membres de plusieurs Sociétés savantes.

Hoc unum expertus, video nullis in literis nos esse aliquid, sine gratitate.
ERASME, *Epître*.

Un vol. in-8^e de plus de 1500 pages.
Prix 15 fr. relié, et 19 fr. par la poste, broché.
A Paris, chez Léopold Collin, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

Nouvelle Grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française; par M. Regnault, élève de l'ancienne Université de Paris, professeur de langue française, agréée par le jury d'instruction publique, et autorisée par arrêté du préfet du département de la Seine, avec cette épigraphe:

La langue maternelle est la première que l'on doit apprendre.

Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 cent. broché.
A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, ancienne maison de la poste aux chevaux, n° 26; Debray, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens, n° 168; Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 257; Jannet, libraire, Palais de Justice, salle mercière.

Caractères des personnages les plus marquans dans les différentes cours de l'Europe; suivi de considérations philosophiques, morales et littéraires; extrait des *Oeuvres de Frédéric-le-Grand*; pour faire suite aux Mémoires historiques ou critiques sur la civilisation des différentes nations de l'Europe aux 17^e et 18^e siècles, et compléter les *Oeuvres philosophiques, politiques et littéraires du Grand-Frédéric*; 2 vol. in-8^e.

Prix, 9 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port.
A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4. — 1808.

Les Mémoires historiques se trouvent chez le même libraire.

Prix, 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq p ^r . 1/2 jous. du 22 sept. 1807.	86 fr. 55 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808.	83 fr. 80 c.
Bons de remboursement.	fr. 100 c.
Provisoires.	fr. 100 c.
Bons an 7.	fr. 100 c.
Bons an 8.	fr. 100 c.
Rescriptions sur domaines.	92 fr. 100 c.
Rescript. pour rach. de rentes fonc.	fr. 100 c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. 100 c.
Act. de la B. de Fr.	1255 fr. 100 c.

Entreprises particulières.

Caisse des rentiers.	fr. 100 c.
Actions des ponts, j. du 1 ^{er} octob.	fr. 100 c.
Actions de Vauchuse, j. du 1 ^{er} mai.	fr. 100 c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, la Caravane du Caire, et Télémaque.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Chevalier à la mode, et les deux Pages.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, le Carnaval de Baugency, le Volage, et le Père d'occasion. — *Nota.* A compter de ce jour, les représentations de l'Opéra-Comique, auront lieu les lundis et jeudis de chaque semaine.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, la Mégantropogénésie, Rien de Trop, et une Journée chez Bancelin.

Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. Aujourd'hui, Avis à Jocrisse, le Remouleur et la Mécanique, Romainville, et Cadet Roussel au Jardin Turc.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la Queue de Lapin, le Mariage du Capucin, et le Drole de corps.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, le Faux Alexis, et la Fille de la Nature.

Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, exercices nouv. de M. Ravel.

Salle des Troubadours, boulevard du Temple. Aujourd'hui, l'Intrépide et sa troupe exécuteront différents exercices nouveaux.

Tivoli d'hiver, (ci-devant Veillée, salle de spectacle et Théâtre de la Cité réunis.) Aujourd'hui, 3^e ascension par M. Forioso, la tête en bas et les pieds en l'air, sur un ballon dans le feu d'artifice. Opticographique de M. Gadbois. Tours de Préjean; Vues pittoresques et mécaniques; Concert, dans lequel on entendra M. Bianchi; 4^e début de M. Porte; Voltige par le jeune Intrépide. Exercices de MM. Forioso et Longuemare; M^{les} Forioso sœur et Frascara; Feu d'artifice. — Prix, 3 fr. 30 c. par personne. *Retour du Zéphir*, rue des Marais, n° 8, à l'entrée du faubourg du Temple. — Aujourd'hui, et demain Bal paré. L'orchestre sera conduit par M. Maillot.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredis, vendredis et dimanches, à sept heures du soir, à huit heures de physique, à neuf heures de fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

Théâtre de la Nouveauté. Expériences physiques, mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, café Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.